L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 21 JUILLET 1852.

Imprimé et publié par
A. F. WEISSE.
N° 25, RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 21 JUILLET.

POUR PRESIDENT:
WINFIELD SCOTT.
DE LA VIRGINIE.
POUR VICE PRESIDENT:
WM. A. GRAHAM.
DE LA CAROLINE DU NORD.

ELECTEURS
Pour président et pour vice-président:

Premier District.—JACQUES TOUTANT, de St-Bernard; (substitut, J. B. WILKINSON Jr., de Plaquemines.)

Second District.—CHRISTIAN ROSELIUS, d'Orléans; (substitut, CYPRIEN DUFOUR, d'Orléans.)

Troisième District.—DUNCAN F. KENNER, de l'Ascension; (substitut, PERRUS GARDERE, de Jefferson.)

Quatrième District.—GEO. W. WATTERSTON, de Livingston; (substitut, R. J. BARROW, de Opelousas.)

Cinquième District.—ALEXANDRE DECLOUET de St-Martin; (substitut, J. K. ELOGE, des Rapides.)

Sixième District.—ISAIAH GARRETT, de Ouachita.

BULLETIN.

Avec la meilleure volonté du monde il nous serait difficile de trouver dans l'histoire contemporaine matière à une revue ou à une simple chronique. Les premiers éléments nous font défaut. Nous ne voyons nulle part se dessiner l'ombre d'un événement. Pas le moindre fait saillant à mettre sous la plume. Ou dirait que les ardeurs de notre canicule ont envahi le monde entier et que les peuples dorment du ce lourd sommeil qui fatigue plus qu'il ne repose. Neant à l'extérieur comme à l'intérieur. Rien qui prête aux développements, aux commentaires, à la chose. C'est à se désespérer.

Mais, nous direz vous, et vos candidats, et MM. Pierce et King. Hélas! la politique a peu de succès par les chaleurs accablantes qui regnent à cette heure dans nos latitudes. A l'embrasement de l'atmosphère comment voulez-vous que nous ajoutions l'incendie de la polémique électorale! Ce serait le cas de répéter le fameux mot du general Scott: *A fire in front and a fire in the rear.* Cependant nous sommes bien obligés parfois d'aborder le domaine brûlant de la politique, mais nous avons garde de n'y pas faire un trop long séjour. Nous avons le temps de sécher et de retourner en terrain sûr de roucou et d'épices, et d'en tresser une couronne à M. Pierce. Le passé du candidat démocrate se révèle chaque jour à nos yeux par bribes compromettantes, et nous ne désespérons pas de trouver dès le prochain coup de filet un fait intéressante biographie M. Pierce que nous croyions un modèle de candeur et d'innocence, hélas! qu'il est déjà loin de l'aimable portrait que nous en avaient fait les journaux locaux. Ce citoyen de New-Hampshire, si dévoué aux intérêts du Sud, ne venons nous pas d'apprendre qu'il s'indigne contre nos institutions et qu'il ne voit dans les esclaves fugitifs les inspire un invincible dégoût? Naïvetal pas dit publiquement que cette loi, la seule concession faite au Sud, viole l'humanité et le droit moral? Oh! M. Pierce, ce n'est pas en vain que vous êtes de New-Hampshire, et nous commençons à vous comprendre. Vous avez prononcé en faveur du compromis, mais vous stigmatisez la seule de ces lois de conciliation qui fut au sceptre de justice envers les Etats esclaves. Vous prêchez l'obéissance, mais vous encouragez la révolte parmi les fanatiques. C'est la loi, dites-vous, nonobstant-nous, mais cette loi, sect dit entre nous, est cruelle, injuste et immorale. Voilà votre langage, et vous voulez que l'on respecte la loi!

Grand Dieu! nous faisons à notre tour de la politique, nous revenons sans y prendre garde à nos habitudes invétérées. Laissons-la vite M. Pierce le necrophile et ses gentillesses pour passer à un moins sombre sujet.

Il n'y a absolument rien à signaler dans notre ville. La villégiature s'disperse dans les fraîches retraites et les riants cottages d'outre-lac. La plus grande partie de notre population. Il n'y pas une famille qui ne soit veuve de quelques-uns de ses membres, par un bureau public, pas une étude de notaire, pas un cabinet d'avocat, pas un comptoir, pas un greffe de tribunal où l'on n'aperçoive des vides. Les plages de Biloxi et de la Baie St-Louis sont peuplées d'une foule heureuse qui est allée y oublier les soucis des affaires et échanger les luttes de la vie militante contre les joies paisibles du *far-niente*. Pionniers de luxe des villes, les citadins de la Nouvelle-Orléans ont conquis dans la monotone solitude des pinèdes le harnais de la mode et les misères de la fashion. Ajoutons cependant, pour être point injuste, qu'il y a la aussi des esprits indépendants qui répudient la cravate empesée, le pantalon à sous-pieds, le gilet et le frac à queue de hirondelle. Ceux-là, partisans effrénés de la pêche, sont du nombre au soir plongée dans le liquide élément ou tout en livrant leurs épaules aux caresses de la vague, ils méditent maints complots contre l'innocent fretin.

Comme ce tableau aquatique pourrait faire venir l'eau à la bouche de quelques uns de nos lecteurs, nous nous empressons de l'abandonner. Pourquoi leur inspirer de vains regrets! Tournons nos regards vers une sphère moins frivole.

A ce mot, ne voyez-vous pas poindre Bâton Rouge à l'horizon? On en n'y amuse pas, tant s'en faut, on *s'y ennuie* au contraire mortelle ment; mais n'importe, ils désennuient ceux les plus graves intérêts de la Louisiane. On n'y perd pas de temps, et les hommes chargés de veiller le parte fondamental de l'Etat traversent ses pas de course les buissons épineux des trois pouvoirs. Ils montent intrépidement à l'assaut des vieilles méthodes, démontent pièce à pièce tous les antiques rouages de la Constitution de 1845, et, dédaigneux de l'ère de la République, ils ne cessent d'apprêtant à la remplacer par quelque chose de moins antique et de mieux coordonné. On travaille donc et beaucoup à Bâton Rouge. Puisse le monument qu'érigent les mains industrieuses de nos mandataires rester aux orages de l'avenir! Puisse-t-il servir de phare au peuple pour le guider dans les voies de la sagesse et du bonheur!

De Bâton Rouge à Washington, d'un Capitole à un autre, le transition est pas brusque. Mais de même qu'il y a bigot et bigot, il y a ligues et ligues. Si nous avons vu dans la convention louisianaise, on est sobre de paroles au Congrès de Penre, et c'est à peu près tout ce que on y fait. Ces harangues de toutes couleurs coûtent fort cher, mais il faut bien qu'on représentant du peuple rançon son argent. Continuons à quoi les Représentants de la République: le peuple, honteux et fier, sait que vous ne dormez pas

Sénateurs curieux.

RÉCAPITULATION.—Il résulte du tableau publié hier par ordre du bureau de Santé, que le nombre des décès qui ont eu lieu à la Nouvelle-Orléans dans le courant de la semaine dernière a élevé, à 149, dont 26 causes par la chaleur. Cette dernière mortalité, la plus forte, a pas encore entièrement disparu de notre ville, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que le petit nombre de ces signaux qui en ont survivaient sont presque par des excès pernicieux dans tous les climats et dans toutes les saisons. L'ivrognerie et les fruits, que beaucoup de gens consomment à moitié vert ou gâtés, ne manque jamais de développer des symptômes inclassés qui peut tragiquement suivre de la mort quand les secours ordinaires ne sont pas administrés à propos. Au lieu de nous étonner des quelques cas de choses qui existent encore parmi nous, nous avons tout lieu d'être surpris, s'on les impute dosés qui se commettent journellement dans les familles, que le double des malades n'est pas plus considérable. Il faut que notre climat soit devenu bien doux pour indulgent que pour le vomit.

Depuis à la fièvre jaune, nous sommes heureux de dire que pas un seul cas de cette maladie n'est encore été signalé, et nous espérons qu'elle ne nous honorera pas de sa visite cette année. C'est d'ailleurs au de ces fleaux qui s'en sont et qui ne font plus leur apparition que de loin en loin. La fièvre jaune s'avoue à ses dates dérèse non amphibolisme, et le meilleur moyen de la bannir n'est jamais de notre cite serait de tenir les rues et les cours intérieures des maisons dans un parfait état de propreté.

M. TALLEYRAND et M. WEBSTER.—On lit dans une dépêche télégraphique transmise aux journaux de Charleston:

«*La Boston Journal* ayant déclaré qu'il était autorisé à annoncer qu'il n'y avait que de vrai dans la conversation entre M. Webster et l'ambassadeur M. Talmadge, sur la sécurité de longer sur les candidats du parti whig, et que l'idée lui attribuée à M. Webster de soutenir M. Scott n'a jamais été exprimée par le premier, M. Talmadge réitère sous sa propre signature la déclaration qui lui a été faite par le secrétaire d'Etat le 8 de ce mois au barreau whig du nouveau ward de New York. Il répète qu'il avait vu M. Webster la veille et qu'il lui avait parlé en toute liberté de la nomination et des chances du parti whig; que dans cet entretien M. Webster a exprimé sa satisfaction de l'affection et du dévouement que nous ainsi les avaient témoigné dans la nomination de la Convention nationale et après la dépêche, tous en résultent. M. Webster a ajouté qu'il ne voyait le trop quel bien pourrait résulter de produire l'usage de son nom; que le parti whig devait soutenir le candidat nommé régulièrement par les représentants des whigs de toute l'Union réunis en convention; que, pour sa part il était prêt à appuyer ardemment le ticket whig, et qu'il espérait que tous les whigs désirent d'abord leurs préférences personnelles. M. Talmadge déplore avoir cru que son journal de Boston a été autorisé à démentir ses allégations.»

Crédit de la Nouvelle Orléans.

Nous avons annoncé hier la bonne nouvelle transmise de New York par les commissaires de la dette consolidée de la Nouvelle Orléans. Les deux millions de bons émis par le trésor de la ville pour payer les dettes échues de l'ancienne corporation, telle qu'elle existait avant 1836, et des trois municipalités agglomérées par la loi de consolidation, ont été négociés à 88 cents de prêtre au-dessus du pair. Quelle meilleure preuve de l'indispensable utilité de la réunion. Les fractionnements administratif avait ruiné notre crédit. Que valaient les bons de la 3me municipalité? Que valaient ceux d'outre-canal? Et les bons de la 1re. municipalité vendus aux enchères il y a quelques semaines, n'ont-ils pas été adjugés à 80 *cents* bien qu'ils portassent 6 pour cent d'intérêt? Dieu merci nous en avons fini avec les scandaleux tripotages du passé et la détestable système financier mis en vogue par des faiseurs plus sincères qu'habiles. Le crédit de la Nile Orléans est rétabli. Nous avons un pour sur le marché de l'Union et sur les places de l'Europe. Nous pourrons désormais traiter d'égal à égal avec les capitalistes des deux mondes. Ou n'aura plus au sur les lèvres nous demandessons à emprunter. Avec le morcellement municipal s'disparu la défiance qui fermait la bourse des banquiers les mieux disposés à notre égard. La Nouvelle Orléans est réhabilitée: qu'elle se réjouisse!

L'issue favorable de l'appel aux contribuables relativement à l'impot des chemins de fer n'a sans doute pas été étrangère à l'heureuse conclusion de l'affaire des bons. Une ville qui vote librement trois millions et demi pour exécuter de grands travaux publics n'est pas une ville ruiée et désmoralisée. Elle prouve qu'il lui reste encore beaucoup de vitalité, ce n'est ce qu'ont parfaitement compris les capitalistes du Nord.

BANDITS.—Les bandits menacent de passer du domaine de roman dans celui de la réalité. Le *Planters' Banner* nous apprend que la paroisse Ste Marie est infestée de voleurs de grand chemin, et ce journal engage les voyageurs à ne se hasarder sur les routes que bien armés. Les détrousseurs que nous confrères signalent sont des noirs marrons qui se forment en bandes, rançonnent ceux qu'ils rencontrent et se livrent au pillage. Quelques-uns de ces misérables avaient été arrêtés, mais ils ont enfoncé pendant la nuit les portes de leur prison et se sont enfuis.

RECOLTES.—Nous lisons dans les journaux d'Est et d'Ouest Feliciana que la récolte sera, actuellement probable, très abondante dans ces deux paroisses. Le coton a une fort belle apparence: si les chenilles l'épargnent les planteurs auront tout lieu d'être satisfaits de leur année.

Le télégraphe nous apprend qu'un message spécial est arrivé à Boston le 10 de ce mois, avec des dépêches fort importantes pour M. Webster, secrétaire d'Etat, absent en ce moment de Washington. L'Angleterre a pris des mesures énergiques relativement aux pêcheries de Terre Neuve, que les bâtiments américains qui se livrent à cette industrie seront forcés de l'abandonner. Le gouvernement envoie sur les côtes trois navires de guerre qui ont ordre de s'emparer de tous les bâtiments américains qui pourraient dans les eaux de Terre Neuve. On craint que ce fait ne jette de graves complications dans les relations des Etats Unis et de l'Angleterre.

EXPEDITION AU JAPON.—Il est décidé que l'escadre qui doit partir à l'empereur du Japon les ouvertures commerciales à des principaux des Etats Unis et en bonne force le main si Sa Majesté, quitterait les ports de l'Union avant la fin de ce mois. Le commodore Perry est en ce moment aux côtes du Nicaragua. Il a arrêtera à Washington au retour pour recevoir les dernières instructions du gouvernement.

L'INCENDIE DE MONTREAL.—D'après le *Pays* journal qui se publie à Montréal, le nombre des maisons incendiées s'élèverait à 15,000, le dommage s'élèverait à 500,000 livres sterling ($2,500,000). Les faubourgs St-James et St Louis seraient réduits en cendres, de même que les faubourgs St-Laurent et Québec. L'opinion publique, dit le *Pays*, paraît être unanime pour faire brûler une grande part de responsabilité de la corporation. Pendant tout le cours de l'incendie l'eau a manqué, le réservoir était vide, ce qu'il paraît, en vain les pompiers valeureusement de dévouement et de zèle, l'eau leur manquant, leurs efforts restaient presque inutiles.

RENCONTRE.—Une rixe sanglante a eu lieu ces jours derniers dans la paroisse de la Pointe Coupée entre M. Jacob Fisher et M. Elisha Adams. M. Fisher a reçu plusieurs coups de couteau. Ses blessures heureusement ne sont pas graves et il paraît devoir se rétablir promptement.

Le successeur de M. Clay au Sénat des Etats Unis est M. David Merriwether. Son mandat expirera le 1er septembre prochain, époque à laquelle il sera remplacé par M. Dodge, nommé régulièrement par la législature. M. Merriwether était secrétaire d'Etat du Kentucky; le gouverneur a nommé à sa place M. James P. Metcalf.

M. Jérome Bonaparte, petit neveu de l'empereur, a failli être victime ces jours derniers d'un grave accident dans le vomissage de Baltimore ou il réside. Il revenait en voiture avec sa femme d'une promenade qu'ils avaient faite à la campagne. En approchant du chemin de fer de Susquehanna sur lequel passait alors un convoi, les chevaux s'effrayèrent et, cessant d'obéir, versèrent la voiture sur un tas de pavés. M. Bonaparte fut très grièvement blessé et sa femme reçut aussi de nombreuses contusions.

MANIÈRE D'ÉLEVER LA JOIE.—On sait que la législature du Massachusetts a voté la loi du Maine qui interdit la vente des boissons spiritueuses. Mais Bacchus lui ne plaît que médiocrement aux Bostonnais et les voici en révolte. La ville se réunissent, délibèrent et finirent par découvrir un excellent moyen de l'éluder. L'officier chargé par la loi de la mettre à exécution est le marshall de la cité. Or, le marshall tient son mandat de la ville. Les aldermen ont donc résolu de nommer à cet office, de sorte que la loi n'aura plus comme chargé, de sorte que la loi n'ayant plus personne pour la mettre à exécution se trouve être une lettre morte.

NEW-YORK.—Il est mort à New-York dans la semaine qui a exterminée le 10 juillet, 332 personnes dont 57 hommes, 56 femmes, 131 jeunes garçons, 82 petites filles. Les maladies de poitrine sont celles qui font le plus de ravage.

Un steamer *Daniel Webster* est arrivé à New York venant de Chagres et a apporté la nouvelle que le choléra sévissait dans l'isthme de Panama.

«Oui» ou «Après» New-York par l'arrivée du *Daniel Webster*, que plusieurs lettres reçues en ce très-prudemment de Rio de Janeiro ont ressenti dernièrement à Falmouth, de la Jamaïque. Le sol oscillant de toutes parts, et les ondulations étaient si fortes que plusieurs personnes ont été saisies de vertiges ou d'une indisposition semblable à celle du mal de mer. Il paraît se sont évanouies.

Chronique Locale.

ACCUSATION DE MEURTRE.—Andrew Link a fait un affreux usage de son fusil. Le jeune Wilter, par le quel il a tué, que le 15 du courant, un Allemand nommé Link a été arrêté à Washington et conduit à notre ville ce matin. Le jeune garçon a été conduit à la Nouvelle Orléans. Pétionné le trigger, le capitaine a vingt ans et demi. Link laisse une jeune de trois mois, avec tant de violence, qu'il est plus qu'un de ses blessures. Le jeune Wilter est le fils du capitaine Wilter, ancien chef de capitaine.

John S. Mason, ancien chef de la police, a été conduit, dans le recorder Winter, sous l'accusation d'avoir volé et battre sur le personne de M. Williams.

Vol.—Jules Lillechal a fait un affidavit hier devant le recorder Genin, déclarant qu'il lui a été volé de mémoire au No 77, rue Royale, et que le vol dernier, entre 10 et 11 heures, en de ses mains la garde de son manteau, est parti en lui, emportant 600 en argent, une barre d'or d'environ 60 piastres, et quelques bagues et bijoux d'or, d'argent, bagues, bracelets, colliers, etc. Le tout estimé environ 800. Le plaignant accuse un étranger, et dit avoir vu comme un voleur un nègre de confiance. Les mandats ont été lancés contre ces deux individus.

Trois incendies ont éclaté dans la nuit de lundi; le premier dans la rue du Cirque, à derrière un cale, le second dans la rue Dauphine, et le troisième rue de Monday, 17 rue de Chartres. On a pu se rendre maître des flammes avant qu'elles aient remonté de grands dégâts. La cause du dernier fait reste inconnue, et le doute dans les rues des Lauriers, dans le quatrième district.

Mary et Kerry Kelly seront examinés le 24, sous l'accusation d'avoir volé de l'argent et des bijoux pour une valeur de 827 à Mlle Mary King.

John Miller, agent d'un cirque, a été arrêté et renvoyé de la plainte par le recorder Winter, les preuves n'étant pas suffisantes pour le convaincre.

Aux Editeurs

Messieurs,

Les journaux de cette ville en publiant le nécrologie de mon respectable frère le major Gerard Walcot, en ont exagéré le caractère, suivant la tradition contemporaine, qu'il fut le premier qui, en poudre de vie, annonça au general Jackson l'heureux débarquement de l'armée anglaise sur l'heureux champ de bataille. Ce fait, sans aucun doute, ne se trouve point dans l'histoire de 1814, entre 10 heures du matin et 1 heure du soir, le 8 de ce mois, le général Jackson ne s'est point adressé à mon frère, qui était alors à la tête de la compagnie de cavalerie, et qui, en effet, le premier, a vu les anglais, et a pu, en conséquence, annoncer au général